

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Le Journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50
 six mois 14
 un an 25

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, rue Nain.

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées la veille de la publication.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'avis contraire.

Les annonces et les abonnements sont reçus :
 A LILLE : chez M. BÉGIN, Libraire, rue de la Grande-Chaussée.
 A PARIS : chez M. LAFITTE-BULLIEN, 20, Rue de la Banque.

Elections des 23 et 24 mai

4^{me} CIRCONSCRIPTION
JULES BRAME
 CANDIDAT LIBÉRAL

ROUBAIX, 20 MAI 1869.

Le mouvement électoral dans le Nord.

Un de nos amis politiques a adressé, ces jours derniers, au *Moniteur universel* une lettre très-intéressante qui résume fort bien, selon nous, la situation du mouvement électoral dans le département du Nord. Les renseignements fournis par cette lettre, confirment et complètent ceux que nous avons déjà donnés à cette place ; c'est pourquoi nous nous empressons de les reproduire. CHARLES NURBEL.

Monsieur le Rédacteur,

Si l'on est embarrassé dans la circonscription de Cambrai, nous ne sommes pas déjà si à l'aise que veut bien le dire M. votre correspondant à Lille et à Valenciennes. J'entends nous autres libéraux, car pour moi et les miens, nous sommes un peu de la vache à Colas, et nous ne tenons point du tout à voter pour le bon le vrai, le seul candidat officiel, comme le brave électeur de Cambrai, lequel ne s'inquiète que d'un point, savoir s'il plaira davantage à M. le préfet en nommant M. Stievenart-Béthune ou en nommant M. Pinard, et qui s'empresserait de voter pour M. Pic, le gérant de l'*Etendard*, si M. de Saint-Paul le lui présentait.

Nous, M. de Saint-Paul, à vrai dire, nous sommes indifférent, et de ses préférences nous nous inquiétons peu. Ce qui nous fâche, c'est qu'on nous présente M. Thiers à Lille, tandis qu'on aurait dû le présenter à Valenciennes, et qu'on nous met dans la cure alternative de choisir entre lui et M. Des Rotours. Il était si simple de le faire nommer par ses mineurs d'Anzin et de laisser en paix un monsieur Boduin que l'on a suscité là-bas contre M. D'Havrincourt !

Mais les choses simples, monsieur, sont

celles qu'on ne suit jamais. Le monde irait à bien si l'on était simple. — Autre anomalie : le gouvernement combat à outrance M. Lambrecht à Douai, tandis qu'il laisse à M. Pichon ses coudées franches à Dunkerque et qu'il ne songe nullement à gêner M. Kolb-Bernard à Lille. Les plus malins ne comprennent pas. Et comme, en France, nous avons la manie de comprendre, ou échafauder cent causes secondes pour expliquer l'incohérence des faits. De là des cancons qui n'en finissent pas et brochant sur un amphigouri d'intérêts qui met sens dessus dessous notre pauvre département du Nord.

D'abord on a dit qu'entre ces députés dissidents de la majorité, le gouvernement avait fait un choix, se résignant à ne pas combattre ceux qui n'étaient que de tiers-parti, mais énergiquement décidé à détruire ceux qui passaient pour être du parti-Thiers. Et on concluait : M. Pichon n'est que M. Pichon et M. Kolb-Bernard n'est que M. Kolb-Bernard par les sentiments du cœur et les mines d'Anzin, à des liens avec M. Thiers. Idées communes par où, intérêts communs par là : la bouillie et le gouvernement parlementaire, la responsabilité ministérielle et le charbon en vrac.

C'était une explication comme une autre : malheureusement la démarche de M. Pichon auprès de M. Des Rotours pour lui présenter le renoncement en faveur de M. Thiers l'a crevé comme une bulle de savon. Il faut, je crois, s'en tenir à cette autre : savoir que le gouvernement ne combat pas M. Pichon parce qu'il n'a pas trouvé de concurrents à lui opposer. — Mais procédons par ordre, car ce n'est pas facile de vous faire comprendre à Paris ce que déjà nous ne comprenons ici qu'à demi. Donc, remontons à l'origine.

Dans la circonscription de Valenciennes se trouve le canton d'Anzin, qui possède les mines que l'on sait. Ces mines, une des exploitations les plus considérables de France, amènent d'abord tout un personnel influent de directeurs, d'ingénieurs, de propriétaires et d'actionnaires, puis occupent un personnel d'ouvriers nombreux... dont l'appoint décide de l'élection.

Or, M. Thiers est l'un des principaux propriétaires des mines d'Anzin, et M. Lambrecht, comme je vous le disais tout à l'heure, a aussi par là des intérêts. La circonscription d'Anzin et Valenciennes était donc en quelque sorte un bourg

pourri pour M. Thiers ; et il y a longtemps que le gouvernement savait qu'on l'opposerait par là, avec succès probable, à M. d'Havrincourt. Sur ces entrefaites, un des hauts et puissants seigneurs de l'exploitation d'Anzin a conçu l'envie de devenir membre du conseil général du département du Nord, et une vacance s'étant produite, la chronique assure — cette chronique indiscreète qu'on se murmure à l'oreille — que le haut baron de l'industrie fit vœu, par devant le Ciel et M. le préfet, de ne point préconiser la candidature de M. Thiers aux élections législatives, si lui, était élu aux élections départementales.

Et il l'a été — par visible entremise de la providence, laquelle, comme on sait, inspire toujours le suffrage universel : *Vox populi vox Dei* ! Voilà le gouvernement rassuré touchant la circonscription de Valenciennes et d'Anzin. D'autre part, à Douai, il avait M. Choque, candidat possible et plein de bonne volonté pour endosser la livrée officielle, à opposer à M. Lambrecht ; et à Lille on s'imaginait point de concurrents sérieux à MM. Jules Brame, Kolb-Bernard et Des Rotours, bien établis tous trois sur les sympathies des populations.

Le gouvernement donc, tranquille sur la paisible cité d'Avesnes, — rassuré sur la circonscription de Cambrai qui, soit qu'elle nomme M. Stievenart-Béthune, soit qu'elle nomme M. Pinard, ne lui enverra pas un ennemi — ne s'embarrassait point de Lille où les élections de MM. Brame, Kolb-Bernard et Des Rotours lui semblaient toutes faites, — ayant des garanties de côté d'Anzin, qui lui donnaient la confiance que M. Thiers allait se trouver éliminé du département du Nord, — s'est décidé en même temps à faire la part du feu à Dunkerque, où d'ailleurs il n'avait pas de candidat sérieux à opposer à M. I. Pichon, et à patroner à Douai M. Choque, ancien constituant et ancien maire, pour renverser M. Lambrecht. C'est, disaient les plaisants, ce qui s'appelle « un choc en retour. »

Ainsi tout allait bien, car les temps sont difficiles. Et il ne faut pas prétendre triompher sans sacrifices. Mais on n'avait pas compté avec cette candidature de M. Boduin qui s'est produite inopinément à Anzin, en concurrence avec celle de M. d'Havrincourt. M. Boduin, par lui-même, n'est pas un personnage bien saillant. Mais il emprunte un certain éclat à la planète dont il passe pour le satellite, et cette planète est M. Thiers. — Comment a-t-il surgi tout inopinément ? Voilà encore une chose que l'on se demande, et la

même chronique indiscreète citée plus haut, insinue que M. Lambrecht pourrait bien ne pas y être étranger ; en un mot, que M. Boduin serait une réplique à M. Choque.

Qu'importe, dira-t-on, si les hauts barons d'Anzin restent fidèles. Oui ; mais resteront-ils fidèles ? S'étant engagés à ne pas porter M. Thiers, ils n'ont rien promis quant à ses amis. Et puis sont-ils obligés de savoir si M. Boduin est l'ami de M. Thiers, et de prévoir qu'étant son ami, il pourrait être aussi son disciple ? Voilà la question.

Par ainsi, vous le voyez, Monsieur, la situation se complique. D'un côté, le gouvernement, qui voudrait MM. Choque et d'Havrincourt et tolérerait M. Pichon ; de l'autre, l'opposition qui soutiendrait d'autant plus M. Lambrecht qu'on le combattra davantage, souhaite M. Boduin, sinon pour lui-même, au moins pour ce qu'il représente, et qui, ne voulant pas renoncer à M. Thiers, a imaginé de le substituer à Lille à M. des Rotours. Tout s'enchaîne, dit-on quelquefois. Ici nous pouvons dire avec justesse : Tout s'enchevêtre.

Au résumé, voici exactement l'état actuel du département du Nord et les probabilités qui, dès-à-présent, se dessinent : A Avesnes et à Quesnoy, les chances sont pour les candidats officiels ; à Dunkerque, l'élection de M. Pichon est assurée ; à Lille, à Roubaix et Tourcoing, MM. Kolb-Bernard et Jules Brame n'ont pas de concurrents : la lutte sera entre MM. Thiers et des Rotours, et vu les sympathies locales qu'inspire depuis longues années, aux campagnes, « la maison des Rotours, » il est à présumer que ce dernier l'emportera, quels que soient ailleurs les regrets et les efforts des partisans de M. Thiers.

A Douai la lutte est vive : on échange déjà des coups de poings et des chopes, et le bruit court que ce n'est que le prélude. Mais on croit au triomphe final de M. Lambrecht qui, d'une part, on ne considère pas comme foncièrement opposant et qui, de l'autre, est lié aux populations par divers intérêts locaux.

A Valenciennes, Condé et Anzin, la situation est compliquée : trois candidats sont en présence : M. d'Havrincourt (officiel), M. Debaynin, marchand de charbon, bien connu à Paris, candidat... comment dirai-je ? candidat riche ; et M. Boduin, candidat de M. Thiers.

Ce que peut la fortune dans une élection, on ne l'a pas encore mesuré en France ; on va le savoir, dit-on, hélas ! aux élections de 1869. En attendant, il

est difficile d'apprécier dès à présent les chances de M. Debaynin.

M. d'Havrincourt, par le patronage officiel et l'appui de quelques grands industriels (les fabricants de sucre et les maîtres de verreries), a beaucoup de chances ; mais M. Boduin, candidat de M. Thiers, ancien notaire, et ayant, paraît-il, l'appui du clergé, n'en manque point.

Quant à présent, les mines d'Anzin, par la voix autorisée de M. de Marsilly, leur directeur, ont déclaré « la neutralité ». Que deviendra cette neutralité au moment décisif, ou bien quelle en sera la naturelle conséquence ? Toute la question est là.

A Cambrai, les chances sont toujours partagées entre MM. Stievenart-Béthune et Pinard ; et M. de Saint-Paul seul peut encore, dit-on, prévoir le résultat.

Votre abonné,
 X
 Pour copie : M. NURBEL.

CORRESPONDANCE PARISIENNE

Paris, mardi 18 mai.

Les réunions publiques électorales, si leur médiocrité moyenne ne nous permet pas de dire qu'elles viennent de jeter leur dernier éclat, ont du moins redoublé en nombre la veille de la clôture, et leur public a reçu rendez-vous pour les réunions privées qu'organisaient MM. Bancel, Allix, d'Alton-Shée, Passedout et compagnie. Comme le disait un de ces messieurs : « nous ne pouvons plus parler politique, mais nous nous verrons et cela suffit. »

Les réunions publiques non politiques restent licites ; mais la loi, rappelée par la circulaire du ministre de l'intérieur, autorise les préfets aussi bien pour Paris que pour les départements à interdire les réunions qui leur paraissent susceptibles de donner lieu à des désordres. Cependant l'administration n'a pas déjà, comme on l'a dit, interdit la réunion non politique dans laquelle M. Bancel se proposait de parler jeudi.

Les réunions d'hier n'ont pas présenté un bien vif intérêt et je n'ai pas entendu dire qu'il y ait eu quelque trouble ou scandale.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 21 MAI 1869.

VIOLETTE

(SUITE.)

— Pour ce soir, nous n'aurons pas besoin de toi, fillette, lui dit-elle, Marie-Anne, qui était allée voir son fils ce matin, est maintenant revenue. Elle m'attend dans ma chambre et elle nous suffira à toutes deux. Bonsoir ! dors bien, Yvonne.

La servante disparut, et les deux jeunes filles restèrent seules. Violette alors, serrant entre ses mains la petite main tremblante de mademoiselle Moynier, l'entraîna vers le piano.

— Louise, lui dit-elle en l'embrassant, voyez votre sœur vous ressemble, et elle vous sourit. C'est d'un bon et joyeux augure. Ayez confiance en Dieu ; aimez-moi, et grand-père et nous tous.

— Oh ! pourrait ne pas vous aimer, petite fille bienfaisante, Violette chérie ? dit Louise, les lèvres tremblantes, les yeux en larmes. Et quant à M. de Kervélen, à votre grand-père, je l'aime déjà, et, à cause de cela, il me semble que... que je pourrai m'en faire aimer.

— Oh ! je n'en doute pas s'écria Violette d'un air triomphant. Mais tout à l'heure, Louise, voyez avec moi parlé... C'était votre grand-père qu'il fallait dire.

— Hélas ! notre grand-père, répéta Louise en soupirant.

— Et puis... il faut encore ne pas oublier de me tutoyer... Moi-même je me trompe parfois... Prenons-y garde... Pauvre Louise, chère Louise, je n'y manquerai plus, je te l'assure, et un jour, si Dieu nous aide, je te dirai « Cousine », devant grand-père, devant M. Guy, devant tous !...

Ici, les deux jeunes filles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, mêlant leurs larmes et leurs baisers, et puis Violette entraîna sa compagne, en courant, jusqu'à sa chambre, où les attendait la vieille mie.

— Regarde-là ! s'écria-t-elle en entrant et plaçant devant elle, d'un air de triomphe Louise, qui avait encore les larmes aux yeux. Vois comme elle est belle, et aimable et noble, et comme elle a l'air grande dame... Elle ressemble plus que moi aux Kervélen ; M. de Valléon l'a bien vu, et tout de suite je me le suis dit... Et la voici avec nous, près de nous, et quelque chose me dit qu'elle y restera toujours... C'est bien peu assurément, mais c'est toujours cela de gagné... Ma bonne Marie-Anne, es-tu contente ?

— Oh ! mademoiselle Violette, oh ! mademoiselle Louise, répétait la pauvre femme tout émue, le visage pâle, les yeux en larmes, baisant avec respect les mains des deux jeunes filles qu'elle avait prises encore unies, que de ciel vous benissez, et qu'il bénisse aussi... vous savez... le pauvre père !

— Chut, Marie-Anne, ne parlons pas de lui maintenant ; c'est dangereux, murmura Violette. Mais, ajouta-t-elle en se tournant vers Louise avec un geste char-

mant, ce ne sera pas une raison pour l'oublier.

Violette, en effet, n'oublia rien. Tout ce qui était devoir, charité, noblesse, dévouement, amour, était sans cesse présent à son esprit, était cher et sacré pour elle. L'honorable vieille mie, le doyen de la paroisse, qui seuls étaient dans le secret, ne pouvaient assez admirer avec quelle prévenance ingénieuse, avec quels soins constants, elle parvenait à s'effacer pour faire ressortir, aux yeux de son grand-père surtout, les mérites, les talents, les vertus de Louise. En peu de temps, Louise, instruite par ses leçons, se trouva au courant, pour le moins aussi bien qu'elle des habitudes, des goûts, des idées du vieux marquis. Le paisible et riant intérieur les mille détails modestes et utiles du gouvernement d'une maison paraissaient être infiniment mieux soignés depuis que Louise était présente. Violette était la première à tout faire ressortir, à tout faire admirer. C'étaient les mains de Louise qui avaient dressé, surtout de table rustique, frais et élégant, qu'un grand dîner du dimanche avaient tant admiré les convives ; c'étaient la conversation et les manières nobles de Louise qui avaient si complètement charmé, lors de sa dernière visite, la douairière d'E... d'ordinaire fort difficile en matière de convenances et un peu trop disposée à tourner le dos aux petites gens ; c'était Louise encore qui avait su réussir, pour les pieds du bon-papa, cette bouasse, sur laquelle l'habile ouvrière avait trouvé le moyen de broder en relief les armoiries de la maison ; Louise toujours qui écrivait de si charmantes légendes qu'elle contait aux

petits paysans, à l'école, et qui avait trouvé, pour la petite chanson bretonne tant aimée du grand-père, un si joli accompagnement naïf et pastoral, rappelant le bruit des flots et le son des cloches du soir. Elle-même, à son dire du moins, n'avait jamais prétendu, elle l'avait voulu sincèrement, à tant de talents, de qualités et de grâces diverses ; elle n'était qu'une petite fille toute simple, fort vive, parfois un peu légère, possédant moins de talents que de bonne volonté, et ayant souvent grand besoin qu'on la renvoyât à l'école : « A l'école de Louise », ajoutait elle, en penchant sa tête charmante sur l'épaule de son amie, et en l'embrassant avec ardeur.

Violette, en outre semblait se décider beaucoup plus facilement qu'autrefois à s'éloigner un peu de son grand-père ; elle se faisait moins scrupule d'accepter quelques invitations, de quitter parfois le château, lorsqu'elle savait que le marquis serait occupé, intéressé et distrait par la société et les soins de Louise. Le vieillard ne manquait pas de s'en apercevoir un peu ; cependant il ne s'en plaignait guère ; d'abord, il était si indulgent ; puis M^{lle} Moynier était si prévenante, si intelligente, si aimable.

— Je crois que ma petite Violette commence à devenir un peu mondaine, disait-il parfois en souriant. Il n'y a rien d'étonnant à cela ; elle aura bientôt dix-sept ans, et une jolie petite fleur comme elle s'émousserait d'être toujours cachée dans l'ombre. Qu'elle voie donc un peu le soleil et les gens ; qu'elle s'amuse et qu'elle brille, la pauvre !... Je ne puis lui en vouloir en aucune manière, car elle a su bien prendre ses mesures pour qu'en son

absence même je ne me trouve pas triste et isolé... Ne me laisse-t-elle pas alors M^{lle} Louise, son aimable compagne, qui est si douce, la vertu et la distinction même, qui est musicienne à ravir, qui joue aux échecs à merveille ; qui, pour tenir compagnie à un vieux grand-papa bourru, oublie volontiers ses goûts, ses plaisirs et sa belle jeunesse, et qui, avec toute l'amitié d'une sœur, me parle de ma chère petite fille, en attendant son retour. » C'est que Louise, comme Violette l'avait bien pressenti possédait de nobles et aimables qualités de nature à la faire estimer et aimer pour elle-même. Elle avait, entre autres une âme un peu fière, courageuse et élevée, particulièrement capable de sympathiser avec l'esprit aristocratique et chevaleresque de ce noble vieillard. Et si souvent, d'ailleurs, Violette lui laissait le beau rôle, ayant grand soin de ne se poser auprès d'elle que comme une aimable enfant, une petite fille aimante, espiègle et surtout naïve. Louise, toute modeste qu'elle fût, était entraînée parfois par ses instincts rapides et généreux, et finissait par s'y laisser prendre. Un soir, entre autres, au salon où lisaient en famille, c'est-à-dire en présence du doyen du bourg et de M. de Valléon. On avait choisi la *Jeune d'Arc* de Soumet, et c'était M^{lle} Moynier qui faisait la lecture. Elle avait un organe sympathique, pérorant, mélodieux, limpide ; une belle voix, en un mot, et qui disait bien les beaux vers. L'héroïque Jeanne venait de peindre, en accents pathétiques, l'effroyable douleur du carnage. Les vers sonores du poète chiquetaient comme des épées, ou se heurtaient avec un choc lu-